



Patrick Le Sage

---

Le  
Journal  
d'un  
Maître

Tabou

Patrick LE SAGE

# Le Journal d'un Maître

Récit

TABOU ÉDITIONS  
91490 Milly-la-Forêt, France

© 2015 Tabou Éditions, tous droits réservés

1.1500.CP.02/15

*« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)*

*Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.*

*La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.*

TABOU ÉDITIONS est une marque éditoriale des Éditions de l'Éveil.

Imprimé en UE par Color Pack

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2015

Édition papier ISBN : 978-2-36326-038-3

Édition numérique (PDF) ISBN : 978-2-36326-599-9

Édition numérique (Epub) ISBN : 978-2-36326-554-8

I



## Gladys

Je suis un maître; un prédateur. J'attire à moi les soumises, qui me confient leur éducation sexuelle, une éducation très spéciale, que l'on nomme anglaise, et qui consiste à faire jaillir le désir hors de toute limite, à le sublimer jusqu'aux confins de la souffrance et de l'orgasme. Les corps sous mes doigts, sous mes punitions voluptueuses et tranchantes, donnent naissance à d'autres corps, d'autres femmes, bien vite droguées par le plaisir et par les spasmes illimités qui les emportent en vagues immenses, déferlantes, meurtrières et créatrices du dépassement absolu de soi. Elles viennent à moi, ces femmes de tous milieux, de toutes régions, de tous pays, d'horizons et de niveaux sociaux multiples, mariées la plupart du temps, car c'est leur propre mari qui les conduit dans mon antre.

N' imaginez pas, en lisant ce préambule, que ces femmes, ces épouses, ces maris sortent tout droit d'un ghetto d'obsédés sexuels ou de pervers jamais rassasiés,

ou encore de personnes à la santé mentale douteuse, qui auraient plutôt besoin d'un psychiatre. Non : ces femmes, ces hommes, vous les croisez dans la rue, vous partagez leurs dîners, ils font partie de votre entourage, exercent des activités professionnelles parfois très haut placées, sont banquiers, avocats, médecins, journalistes, patrons d'entreprise, et sont parfaitement intégrés dans leur vie sociale. Ils sont « normaux ». En somme, cela pourrait être vous. En lisant ce qui va suivre, ayez toujours à l'esprit que votre meilleure amie, votre supérieure hiérarchique, ou simplement votre boulangère habituelle est peut-être passée entre les mains du maître.

Mais avant de vous emmener avec moi au spectacle de la chair, je me dois de vous expliquer comment je suis devenu maître, dans les années soixante-dix, alors que j'avais à peine dépassé la trentaine.

À cette époque, je fréquentais assidûment les clubs très privés et fort réputés situés du côté de la porte d'Italie, ainsi que ceux de la banlieue ouest de Paris, où se cachait notamment l'établissement le plus ancien et le plus apprécié des libertins. Je n'étais donc pas d'une innocence complète concernant les plaisirs sexuels, et l'on me considérait en ces lieux comme un habitué. Encore en pleine jeunesse et ayant une belle faim de relations amoureuses, j'avais un appétit tout particulier pour les jolies filles. Je goûtais aussi à la nouveauté, à la multiplicité des découvertes et des jeux sensuels : assouvir mes fantasmes était une sorte de quête réjouissante à laquelle je me livrais sans retenue. Les

rencontres que j'effectuais dans ces clubs satisfaisaient cette quête; cependant, bien que je n'en fusse pas clairement conscient, il me manquait l'élément essentiel de mon élan vers le plaisir – une sorte de clef qui conduirait à mon total épanouissement, un déclic. Car « la bête », comme j'aime à la nommer, était tapie en moi; non pas le monstre, non pas le diable, mais en réalité l'âme mouvante, turbulente, enthousiasmante et stupéfiante à la fois de ma personnalité, la matrice formidablement créative qui allait bouleverser ma vie sexuelle, mes désirs, mes comportements, ma vie tout entière.

Toutefois, rappelons-le, je ne me doutais pas de l'existence de cette bête en moi, et aucune voyante de la terre n'aurait pu prévoir la destinée qui m'était réservée. Il en est souvent ainsi des plus grands chaos de notre existence, qui surgissent à l'improviste, sous une apparence parfois bien anodine.

En ce qui me concerne, l'immense métamorphose qui se produisit dans ma sexualité fut directement liée à l'apparition d'une robe dans la vitrine d'un teinturier.

La scène se déroule à Boulogne. J'ai élu domicile dans cette ville pour mes obligations professionnelles – j'y possède un magasin. Chaque jour, pour me rendre à mon travail, je passe devant la vitrine d'un teinturier. Rien de plus routinier, en somme. Au cœur de cette routine, un matin, je remarque que notre commerçant a exposé dans sa vitrine la robe d'une danseuse, toute en strass, plumes et paillettes, une robe qui, sans doute par

la magie des soirées qu'elle continue de répandre, même accrochée là, électrise d'emblée le quartier entier.

J'en suis, comme tous les autres, hypnotisé.

Elle m'intrigue. Au fil de mes passages et des jours qui suivent, je n'ai de cesse de m'interroger sur la propriétaire de ce vêtement. Qui le porte? Quelles formes le remplissent? Quel visage l'éclaire? Je ne suis pas le seul à être tarauté par la curiosité, mais aucun ne parvient à extorquer la moindre information auprès du teinturier. Nous rongons notre frein. Je me mets même à épier les allées et venues des clients dans la fameuse boutique, je m'embusque tel un chasseur de prime, mais rien. Personne. La robe disparaît de la vitrine, puis réapparaît comme par enchantement. Nous sommes tous bredouilles et excités par le mystère qui enveloppe la propriétaire de cette robe éclatante, et nos imaginations s'emballent. Cette femme inconnue, cette danseuse invisible à nos regards et à nos désirs, ne peut être qu'irrésistible, splendidement inaccessible, célèbre peut-être, enchanteresse pour les sens. Plus nous observons la robe, et plus nous la jugeons provocante, propre à enflammer les corps les plus réticents, les esprits les plus insensibles à la chair. Nos fantasmes se débrident ainsi durant des mois – jusqu'au jour où, médusé, j'aperçois la robe pliée sur un bras, le bras d'une somptueuse inconnue qui marche sur le trottoir à deux pas de mon lieu de travail.

Puis-je dire en cet instant que le destin est seul responsable de ce qui se produit par la suite? M'a-t-il choisi ce jour-là, parmi tant d'autres admirateurs? Lui ou la chance me comblèrent tout à fait, car cette femme,

si souvent imaginée, créée, inventée dans mes pensées d'homme aux conquêtes multiples, entra dans mon magasin.

Elle s'approche, je la dévisage, elle me demande très tranquillement un devis, je suis envoûté. Son visage, d'une harmonie folle, infiniment plein de grâce, me happe, me saisit littéralement, tout autant que son épaisse et longue chevelure noire, contenue en une natte qui court le long de son dos jusqu'aux reins. Sous son imperméable, je devine des formes épanouies, propres à étourdir un saint, une poitrine galbée, qui se dresse comme une invitation à la caresse, des hanches pleines, faites pour être saisies, malaxées, enserrées, des fesses bien fermes, parfaitement dessinées, affolantes d'audace et de secrets intimes à déflorer.

J'écarte sur-le-champ l'un de mes employés qui s'approche : je m'occuperai personnellement de cette cliente. Elle me confie donc ses coordonnées, elle habite à deux rues de là. Je me penche sur le devis, elle revient quelques jours plus tard, sollicite un complément d'information, j'établis un autre devis. C'est un prétexte pour me revoir, j'en suis absolument convaincu. Et, en bon chasseur, je ne laisse pas filer cette occasion. Toutefois les embûches ne manquent pas – qui s'en plaindra? –, la belle inconnue est effectivement danseuse dans un grand cabaret parisien, et travaille donc de nuit : j'accepte un rendez-vous de jour, même si ce n'est pas franchement dans mes habitudes de noctambule. Notre liaison se concrétise dès cette première approche. Mon impression est double, curieusement partagée entre la joie du plaisir assouvi et



une déception, bien inattendue pour moi. D'abord, mon excitation est à son comble: je la déshabille avec une gourmandise et un appétit d'ogre, intensément heureux de posséder enfin ce corps musclé qu'en pensée j'ai si souvent étreint, je dévore des yeux ses longues jambes, les miennes se durcissent à leur contact, comme nourries par un subtil courant de cent mille volts, je dégage ses seins abondants, d'un blanc laiteux, et mes paumes se réjouissent de les encercler, de les englober, de les flatter généreusement, j'admire, je m'imprègne de ce visage blanc, lui aussi, visage fatigué, émouvant, des gens qui travaillent la nuit. Devant tant de beauté, je déploie des trésors de lenteur dans mes caresses – ne suis-je pas un expert? –, et puis je plonge en elle, profondément mais sans violence, je crois honorer ce corps somptueux par des attentions d'homme délicat et patient, cherchant à emporter sa conquête dans un plaisir partagé.

C'est précisément là qu'intervient ma déception. Gladys, c'est son nom, nourrit visiblement un fort désir à mon égard, nous faisons l'amour souvent, sur le même canapé, comme la première fois, mais elle ne manifeste aucun de ces signes propres à la jouissance atteinte, aucun mot, aucun soupir, pas le moindre cri: rien.

Pour un homme tel que moi, cet étrange constat est plus que troublant. Quelque chose m'échappe, mais quoi? Gladys est magnifique, attirante à me rendre fou, et de surcroît elle dégage un mystère, une espèce de parfum indécriptable qui me pousse naturellement à poursuivre cette relation, même si, lors de nos ébats sexuels, le plaisir n'est pas partagé. Une certaine volupté

me manque, je dois avouer que je m'attendais à d'autres feux, d'autres emportements, d'autres soifs intenses de la part d'une femme si souvent rêvée et finalement possédée. Mais la passion me tient; le goût d'inachevé qui me teinte les lèvres ne parvient pas à me séparer de Gladys.

Et puis un jour, je remarque dans son regard une lueur différente, une de ces petites lumières scintillantes qui vous mettent instantanément en éveil. Elle ne semble pas pressée. Sa voix se modifie, change d'intonation, puis sa main se glisse sous ma chemise, s'égare sur mon torse. Elle m'étreint, m'embrasse amoureusement, nos langues se cherchent avec voracité, s'emmêlent, simulent et réussissent une étonnante pénétration, un va-et-vient tel qu'il paraît incarner seul l'acte sexuel. Nos langues se mélangent, je la fouille, elle me fouille, nous pétrissons nos corps, je saisis ses seins, elle s'empare de ma verge avec un désir nouveau, une fougue à la fois contenue et insoupçonnable jusqu'alors, je me glisse sous ses vêtements, je cherche sa culotte, ma main atteint son sexe, j'écarte ses lèvres humides, elle mouille, elle gémit. Elle tremble, se blottit contre moi. Son sexe est ouvert, j'en suis enivré comme jamais, tout comme je le suis de l'odeur de sa nuque, de ses cheveux eux aussi imprégnés des effluves du désir, un désir différent, singulier, musqué, qui me transporte aux extrêmes de mes sensations intimes. Gladys me présente son corps en offrande – comme jamais auparavant.

Elle reprend son souffle, vacillante, contenant son excitation, et me chuchote à l'oreille:

– Patrick, il faut que je te montre quelque chose.

Maintenant sa voix est grave, tout comme son regard. Je ne comprends pas. Ai-je commis un impair? Je la dévisage, calmant également la fureur de mes sens. Le cœur me cogne. Je sens que quelque chose d'important, d'irréversible va se produire. Elle me demande de la suivre jusqu'au premier étage de son appartement, lieu qui m'est pour l'heure inconnu. Nous montons. Chacun de nos pas pèse une tonne. Comme si nous avions appuyé sur la touche « ralenti » d'un magnétoscope. Nos corps empêchés de jouir demeurent tendus et maladroits, comme épuisés aussi par l'immense bouffée de désir qui les a enveloppés sans les satisfaire. Ce sont des corps interrompus en plein élan qui montent les marches de cet escalier qui n'en finit plus, qui n'en finira jamais, car le temps s'est figé. J'ai l'œil rivé aux bottines de Gladys, à ses longues jambes qui continuent de m'électriser, à ce qui se cache entre ses cuisses, cette humidité maintenant masquée par le slip remis à la hâte, qui roule entre ses fesses.

Je vogue dans l'irréel. Voici le palier. Mes tempes explosent, tout cogne en moi, tout se démène. Là, au centre du couloir, une lourde porte verrouillée. Qu'est-ce? Gladys en ouvre les battants sombres, presque noirs; un grincement d'outre-tombe résonne dans tout l'appartement, à moins que je ne l'amplifie, je ne sais pas, mais il demeure encore gravé dans ma mémoire, absolument intact. Je suis muet. Figé. La tête me tourne, mon estomac se noue, moi, l'homme de la nuit, je suis happé par un décor d'une violence et d'une beauté stupéfiantes.

Gladys m'observe avec un mélange d'anxiété et d'excitation très perceptibles.

— Entre ! me dit-elle d'une voix aux accents rauques, s'effaçant elle-même au seuil de cette pièce sans fenêtre.

Je passe de l'autre côté du miroir, elle m'invite à découvrir le versant secret de son existence, me livre la clef de ce mystère, objet de tant de mes questionnements intérieurs. Ce qui m'était jusqu'alors dissimulé jaillit sous mes yeux, qui courent d'étonnement en fascination. La chambre est incroyablement meublée, le décor est à la fois de style rococo et d'une réelle finesse, savant dosage de tentures de velours rouges, de moquette noire, de miroirs suggestifs. Le lit à baldaquin est posé sur une estrade, deux superbes panthères de faïence semblent y monter la garde, et quatre piliers de chêne complètent le décorum. Mon regard se pose sur les accessoires, foisonnants, qui confèrent au lieu sa diabolique étrangeté : des martinets, des cravaches, des menottes, des cordes.

Je me fige devant l'élément qui constitue sans doute le clou de cet ensemble : sur l'une des tables de chevet, la photo d'un homme qui pourrait être mon sosie. Je perds pied. Que m'arrive-t-il ? Cet homme est-il moi ? Suis-je en pleine hérésie ?

— C'est Pierre, m'explique Gladys, d'une voix beaucoup plus blanche. Il est mort, depuis quelques années déjà. Il s'est noyé au cours de vacances au Maroc. Il était mon maître, il me dominait. Quand je t'ai vu pour la première fois, j'ai été sidérée par cette ressemblance incroyable entre vous. J'ai alors compris que le destin m'adressait un signe, que tu ne surgissais pas par hasard dans ma vie.

Elle s'interrompt un instant, observe le portrait, me regarde, et poursuit :

— Maintenant, je voudrais que tu le remplaces, que tu deviennes ce que Pierre incarnait pour moi. Je voudrais que tu sois mon nouveau maître.

Un autre bref silence s'installe, puis elle conclut :

— J'ai besoin de me sentir soumise pour prendre du plaisir.

Je me tais et m'approche d'elle ; ses yeux sont embués. Aujourd'hui encore je me souviens très exactement de ce moment, de ce tourbillonnement insensé de mes pensées et de mes émotions qui virevoltaient sous mon crâne, dans mon corps, de l'émotion aussi de Gladys, de ses paroles, de son aveu qui allait bouleverser le cours complet de mon existence. Plus jamais, après cela, je ne serais le même homme.

Nous échangeons un baiser, et elle perçoit que ce baiser-là signifie mon acceptation.

— Maintenant, tu sais ce que j'aime, ce que je veux, ce que j'attends de toi, ajoute-t-elle dans un souffle.

D'aucuns seront peut-être surpris par ma propre stupéfaction devant cette sorte de révélation qui venait de m'être faite. J'étais peut-être rodé aux rencontres de la nuit, j'étais peut-être un expert en matière de conquêtes féminines, mais j'ignorais tout des rites de la domination. C'est pourquoi, bien que novice en la matière, je ressentis une violente fascination envers l'expérience qui m'était proposée. Il faut préciser également que dans les années soixante-dix les pratiques, les rituels, les adeptes mêmes de ces jeux érotiques étaient soigneusement dissimulés aux

curiosités extérieures. L'on ne savait pas grand-chose de ce milieu, les mœurs n'étaient pas aussi libres qu'aujourd'hui, les médias n'étaient pas au grand jour ce type de sexualité. Aussi, quand Gladys me déniaisa, me parlant de bondage et d'éducation anglaise, je m'aperçus que j'avais à m'affranchir de tout, moi le débauché. Il va sans dire que l'aspect irréel, inaccessible et quasi clandestin de ces activités a très vite créé chez moi intérêt et excitation. Il n'existait en effet que fort peu de clubs pour accueillir les amateurs, et peu de films ou d'ouvrages traitant réellement du sujet. Histoire d'O, la référence suprême, était sorti depuis longtemps, cependant le succès de cette œuvre n'avait pas pour autant libéralisé ces pratiques, et l'univers que Gladys me décrivait restait accessible à une infime minorité seulement.

Ainsi fus-je un élève assidu, avide d'apprendre, de discerner parmi les brouillards de mes propres instincts le suc essentiel, la moelle, la divine gelée royale qui nourrirait bientôt chaque parcelle de mon être, et me constituerait maître. Gladys m'a tout enseigné, non sans quelque patience, m'a tout inculqué de cet art qui nécessite beaucoup de raffinement, de précision, d'écoute et de retenue. La retenue semble un paradoxe; pourtant, en ce qui concerne les véritables maîtres, elle est une religion.

De cours théoriques en démonstrations pratiques, j'héritai donc des savoirs de Pierre, mon prédécesseur et sosie auprès de Gladys. Ainsi j'appris à effleurer un corps du revers de la main, comment manier crescendo le martinet et ses lanières de cuir, comment doser la

redoutable morsure de la cravache, j'appris à enserrer les mains, les chevilles, le cou, j'appris à respecter infiniment la femme dominée, j'appris à jouir de la volupté qu'elle m'offrait sans éprouver le moindre désir d'enfouir mon sexe dans son sexe, j'appris à regarder, à me nourrir du plaisir donné. J'appris à développer mon sens de l'esthétique, de la mise en scène indispensable à l'envol des corps, j'appris l'amour de la perfection, de la lenteur du cérémonial étroitement lié aux pratiques de l'éducation anglaise, et que vous découvrirez bientôt. J'appris enfin à maîtriser ce qui fonde le ciment même de ce désir accru, démultiplié, lors d'une séance de domination : la délicate alchimie du désir, du jeu et de la peur. J'aimerais vous confier ici une recette simple, applicable par tous. Seulement voilà : cette alchimie secrète, si recherchée par les femmes de qualité, ne peut se réduire à une formule. Il faut sentir, apprécier, varier, redéfinir sans cesse les ingrédients de la douleur, maintenir le plaisir, l'accentuer avec le précédent ingrédient sans franchir les limites du soutenable – et puis reculer toujours, au fil des séances, ces fameuses limites. Je ne suis pas un sorcier, mais je crois pouvoir écrire qu'aucune femme ne passera entre mes mains sans être honorée par la qualité de mes prestations. Aucune femme ne démentira la jouissance extrême que je lui ai procurée.

Gladys me jugea bon élève : je progressais vite et bien. Non seulement elle éprouvait désormais avec moi de violents orgasmes répétés et progressifs, mais de surcroît je découvris peu à peu cette sorte de plaisir, purement intellectuel, provoqué par l'acte de

domination. Maîtriser au millimètre près les mises en scène, les varier à l'infini, surprendre sans relâche la soumise en déployant des trésors d'originalité, tout cela était déjà un immense défi, et suscitait une excitation ravageuse. Mais ce qui s'empara de moi au fil de mon apprentissage résida davantage encore dans le goût suprême de dominer, d'avoir un pouvoir inégalé, inégalable sur l'être exposé à mes supplices – et aux bonheurs sexuels qui en découlent –, l'attrait, la drogue insensée diffusée directement dans mes veines par la confiance absolue, la passivité, l'obéissance parfaite – oui, parfaite – de la femme livrée à moi. Ce pouvoir-là vaut toutes les érections du monde, tous les orgasmes masculins quels qu'ils soient. Ajoutez à cela le plaisir doux-amer et piquant lié à la transgression des tabous, et vous saurez comment Gladys, mon esclave, a fait de moi un maître.

Gladys que je fouette, Gladys qui se met à quatre pattes devant moi, qui réclame encore une punition, ma complète domination de son corps, Gladys qui crie, attachée, sous les lanières de mon martinet, Gladys qui jouit, qui explose, qui s'avilit et se prosterne à mes pieds, lèche mes chaussures, Gladys qui mêle à l'acmé douleur et extase en m'offrant une part de ce divin jardin qui est le sien. J'aime sa toison brune, minuscule buisson triangulaire parfaitement adapté à ses tenues de scène les plus échantonnées – toison qu'elle rasera complètement sur mon ordre sans sourciller. Gladys et ses cheveux défaits, ses seins luisants de sueur après mes séances de domination, Gladys belle comme une icône, une apparition épuisée de plaisir.



Je suis propriétaire d'elle – elle qui chaque soir, lors des spectacles réputés du cabaret qui l'emploie, met en feu tous les hommes présents dans la salle.

Et moi, son maître, je suis là, je l'admire, je la domine – elle est à moi. Ce qui fait de moi son maître, c'est ma parfaite connaissance des degrés d'humiliation qu'elle accepte d'abolir, des niveaux d'avalissement qu'elle franchit en jouissant comme une folle. Je n'ignore pas aussi que compte tenu de son métier, je ne dois jamais marquer sa peau d'une manière visible, et cette contrainte absolue, très difficile à respecter, a contribué à ma réputation actuelle: je sais doser violence et obligation, douceur et douleur. Toutes mes soumises ont confiance en mon discernement, c'est pourquoi mon antre, mon Donjon actuel, se distingue aujourd'hui de beaucoup d'autres. Chez moi, pas de martyre unilatéral, mais uniquement la contrainte consentie sans autre enjeu que le plaisir de l'esclave.

Je sus que mon contrat était rempli auprès de Gladys, et qu'une page allait se tourner, lorsque, pâle et fatiguée, elle me quitta un jour, les jambes tremblantes et le regard plein de cette reconnaissance qui m'étourdit, me murmurant :

– Tu n'as plus besoin de moi, tu peux continuer seul désormais. Cependant, sache que j'apprécierai toujours nos rencontres, quand et où tu le souhaiteras. Je te reste attachée à jamais.

Maître Patrick était né.

Pour mes amis, ce Patrick-là ne différait en rien de l'ancien. Mais pour moi, la planète femme avait changé

de galaxie, et moi, homme, j'allais évoluer autour d'une tout autre façon. Rien ne serait plus comme avant.

Dans ma nouvelle existence, j'appris très vite que le cadre des jeux auxquels je me vouais était d'une importance capitale. Le savoir-faire du maître ne compte pas seul; celui-ci doit accueillir sa soumise en un lieu approprié, qui lui permettra de s'évader très vite de la réalité extérieure et de son quotidien. À cette condition seule la plongée, l'immersion dans l'univers des fantasmes est admissible, possible en toute plénitude – et la séance réussie.

Mon premier objectif de maître consista donc en la recherche d'un lieu très spécial.

# Table des matières

*Des fantasmes à la réalité — 9*

*Avertissement au lecteur — 19*

I - Gladys .....	23
II - La Cave .....	39
III - Une rencontre .....	53
IV - Un mardi d'octobre (le 5) .....	73
V - Le bandeau .....	87
VI - L'amour est aveugle .....	111
VII - La nuit du Donjon .....	131
VIII - Week-end à Paris .....	143
IX - 15 août .....	181
X - La nuit des trois soumises .....	225

*Épilogue — 239*

*Remerciements — 249*

## Du même auteur

*Le Sage et la soumise*

TABOU ÉDITIONS, MARS 2015

## Dans la même collection

***Le Foutre de Guerre***

Son Excellence Otto

***SexReporter***

Ange Rebelli

***Les Seigneurs***

Virgil Auneroy

***Priapées***

Françoise Rey et Patrick Barriot

***Esse***

Alexandre Gamberra

***Comment je me suis tapé Paris ?  
ou l'origine de la misère***

Arthur Vernon

***La pâle heure sombre de la chair***

Julie-Anne de Sée

***Correspondance charnelle en gare du désir***

Clara Basteh

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UNION EUROPÉENNE  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE COLOR PACK,  
EN FÉVRIER 2015.

DÉPÔT LÉGAL : 2<sup>e</sup> TRIMESTRE 2015

# Le Journal d'un Maître

Célèbre maître dominateur parisien, Patrick Le Sage vous invite dans son monde en se prêtant au jeu de la confession. Artiste du sexe qui vit de son plaisir, il raconte tout : les soumises, leurs maris et amants, les grands patrons, les notables, les gens de tous bords et de tous les milieux qui visitent son donjon. Il évoque les moments les plus forts de trente années de pratique.

Un témoignage aussi fort qu'*Histoire d'O*, sauf qu'ici le récit est authentique.

*Patrick LE SAGE est le maître d'un donjon très particulier, un monde à la sexualité sans tabou, à l'hédonisme presque sans limites. C'est un vrai dominateur qui officie au cœur de Paris, dans les soubassements d'un ancien château du XIII<sup>e</sup> siècle aménagés pour accueillir les jeux les plus raffinés. Il reçoit des femmes en quête de frissons troubles, de sensations extrêmes. Chez lui, c'est l'éducation anglaise, une étrange forme d'érotisme par procuration, où le maître agit comme un metteur en scène des désirs des soumises et de leurs époux.*

Son Journal d'un Maître défraya, en 2005, la chronique.

**[www.tabou-editions.com](http://www.tabou-editions.com)**

ISBN édition papier : 978-2-36326-038-3

ISBN édition numérique PDF : 978-2-36326-599-9

ISBN édition numérique Epub : 978-2-36326-554-8

photo : Bernard (modèle Audrey de Bock)  
création : Jean-Marie Doc et MasterTabou

**Tabou**